

DOMINIQUE BARBÉRIS

# BEAU RIVAGE

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

L'HEURE EXQUISE, *roman*, 1998.

LE TEMPS DES DIEUX, *roman*, 2000.

LES KANGOUROUS, *roman*, 2002.

CE QUI S'ENFUIT, *nouvelles*, 2005.

QUELQUE CHOSE À CACHER, *roman*, 2007 (« Folio », n° 49 64).

### *Aux Éditions Arléa*

LA VILLE, *roman*, 2009 (Arléa-Poche).

BEAU RIVAGE



DOMINIQUE BARBÉRIS

# BEAU RIVAGE

roman

*nrf*

GALLIMARD



*À Romain Lancrey-Javal*

Je revois la voiture, comme elle nous était apparue ce soir-là, en cette fin de soirée plutôt où il commençait à faire nuit. Elle avait une plaque d'immatriculation étrangère — c'était peut-être une voiture de location (du moins, Franck le supposait). Il y en avait beaucoup à cause de la frontière. Une de ces berlines aux vitres fumées qu'on peut louer à partir d'un aéroport ou d'une gare, que certains cadres d'entreprise peu scrupuleux passeraient en frais de mission, s'offrant lors de leurs déplacements un luxe que, sinon, ils n'auraient jamais pu avoir.

Pour atteindre l'hôtel, la pente était très forte. La voiture roulait lentement ; je me rappelle qu'il y avait du brouillard. Je revois les phares agrandis, brillant sur la bosse de la montée, au-dessus du petit dôme circonflexe de la route, passé la dernière pente, juste après le virage où était l'ancien abattoir. (Il fallait savoir que c'était un ancien abattoir ; il ne restait qu'une cabane aménagée, l'annexe d'une maison neuve, un grand hangar carré que fermait une porte coulissante.) Il abritait un chien qu'on ne détachait jamais, de cette race qu'on appelle

« chien-loup ». Le passage de la moindre voiture le faisait aboyer.

« Une bête hargneuse à force de mauvais traitements, m'avait dit Franck. Les bêtes, c'est comme les hommes. »

Le chien avait aboyé ce soir-là ; ses aboiements avaient duré jusqu'à ce que la voiture se gare sur le terre-plein de gravillons, devant l'hôtel. Les phares brillants dans le brouillard faisaient deux auréoles plates et jaunes, comme des yeux d'animal.

Les hommes étaient entrés. Ils étaient trois — mais on pouvait imaginer que l'un d'entre eux était resté dans la voiture. C'était une hypothèse qu'on ne pouvait pas exclure, celle qui me paraît plausible, aujourd'hui. La clef de contact était tournée : je me rappelle avoir vu les boutons rouges du tableau de bord. Mais les vitres fumées interdisaient de voir à l'intérieur celui qui, peut-être, attendait, qui avait allumé la veilleuse du plafonnier pour étudier une carte, ou simplement patientait dans le noir, écoutant les nouvelles d'une station qui émettait depuis l'autre côté de la frontière — je ne sais quel programme musical. En voiture, on pouvait recevoir les stations qui émettaient de l'autre côté de la frontière.

Les trois hommes étaient à la réception quand nous étions sortis de la salle à manger. Ils ne portaient pas de vêtements de montagne ; rien de spécial ne les distinguait — sinon cette arrivée tardive. Ils n'avaient pas l'air de clients. Plutôt un air professionnel. Vu l'heure, c'était bizarre. Nous avions pensé à des hommes venus vérifier la patente, les installations sanitaires, la conformité des cui-

sines. Ou peut-être — bien qu'ils n'eussent pas d'uniformes — aux gens de la douane. La frontière n'était qu'à deux kilomètres. Il arrivait que des douaniers montent prendre un verre en sortant du travail.

Les trois hommes ne s'étaient pas attardés ; juste le temps de boire une bière. La voiture était repartie d'où elle venait, redescendant vers le village, plus bas, dont le nom m'échappe, refaisant le chemin en sens inverse. Il n'y avait pas d'autre solution : l'hôtel était un cul-de-sac.

Elle avait démarré très vite, dès que les hommes avaient claqué la portière, en marche arrière sur le terre-plein de gravillons (c'est ce qui m'a fait penser, depuis, que l'un des hommes devait attendre à l'intérieur). Je ne sais pas quel mot conviendrait : un associé, ou un comparse. Ou un collègue. J'ai su depuis comment, dans les milieux du renseignement, on liquide ceux qui en savent trop ou qui gênent.

Quand nous étions sortis de table, la patronne se tenait à la réception. Elle avait l'air rêveur. Elle avait dit : « Ce sont les gens de la douane. Pas de ceux qui travaillent en bas. De "gros bonnets", ceux des bureaux. Des supérieurs. » Mais ce n'étaient pas les gens de la douane.

La patronne s'appelait Fiedler. Anne-Marie Fiedler.

Je revois le lac au bout du terre-plein. Il était entouré de bois de sapins, d'épicéas d'un vert épais et sombre, leur fourrure lourde reflétée dans l'eau sans qu'y manquât le moindre détail comme si la surface du lac avait eu la perfection d'un miroir — chaque branche lourde et velue

semblant monter de la clarté immobile et profonde vers sa sœur jumelle. C'est à cause du lac que l'hôtel portait ce nom banal : *Beau Rivage*. Une auberge plus raffinée aurait pu s'appeler *Les berges du lac*, ou *La perle du lac* (je crois que le nom existe à Genève), mais c'était un petit hôtel de montagne sans prétention comme il y en a des milliers, avec ses rideaux fleuris et ses balcons de bois sculpté, la grande terrasse que la patronne appelait pompeusement son « solarium », ses jardinières de géraniums. Le seul confort était l'espace qu'offraient de vastes salons, presque vides, tapissés sur les murs de cartes d'état-major. (Sur toutes les cartes, on voyait les pointillés irréguliers de la frontière, en zigzag.) Il y avait la place pour organiser des banquets de sociétés de chasse, d'équipes sportives ou de mariages. Le parquet permettait de danser. Un baby-foot poussiéreux avait été poussé dans un coin. La télévision n'était pas d'un modèle récent (rien n'était d'un modèle récent à Beau Rivage), le poste gris et passablement encombrant avait été posé face à de vieux fauteuils qui avaient perdu leur couleur (restes probables d'un ensemble qui meublait autrefois une des pièces).

De toute façon, la télévision marchait mal. Les programmes s'interrompaient sans arrêt ; des zébrures traversaient l'écran. La réception était mauvaise, malgré la station de transmission dont on voyait l'antenne sur un sommet.

Vers deux ou trois heures, pendant les longues promenades que nous faisions, Franck et moi, sur les sentiers autour du lac, le grésillement des mouches faisait

ressortir le silence de la montagne. Il était rare que nous rencontrions d'autres personnes : parfois deux randonneurs équipés de bâtons. Ils nous adressaient un signe de tête et continuaient, absorbés par la régularité de l'effort. À un endroit, il y avait des ruches sur le côté du chemin. Le miel de sapin était en vente au village. Après le lac, les chemins devenaient difficiles et pentus ; c'étaient de petites sentes obscures et odorantes qui se finissaient en pierriers. Une route peu praticable menait vers un ancien sanatorium.

\*

Franck avait choisi cet endroit pour avancer (ou si possible achever) la rédaction de sa thèse. Il voulait donner un coup de collier à la fin de septembre pendant ce prolongement incertain et troublant de l'été. Rien ne vacillait encore ; il n'y avait aucun nuage ; le ciel fatiguait à force de bleu — le ciel stérile et bleu que piquaient les sommets aigus de la montagne, les cabines du téléphérique arrêtées sur la pente, leurs ombres noires sur la paroi, minuscules comme des timbres-poste (le fonctionnement s'arrêtait en septembre avec le départ des derniers vacanciers), voilà ce que je vois quand je pense à l'hôtel Beau Rivage : une suspension du temps, l'ignorance de ce qui se passait plus bas (nous disions « en bas », comme les montagnards) ; nous savions que les gens étaient rentrés de vacances et que partout avait repris la vie « normale » ; nous savions ce qui devait commencer *en bas* avec la chute des premières feuilles, leur jaunissement, leur affaiblissement insensible,

les pommes lourdes et écarlates, les rosiers secs contre les murs, la fin de saison, les gros nuages laiteux, et cette lumière d'automne d'un or léger, fumeux, instable.

Quand Franck estimait avoir suffisamment travaillé, au milieu de l'après-midi, nous faisons le tour du lac, ou nous montions jusqu'à l'ancien sanatorium. Le bâtiment, d'une architecture fonctionnelle, assez laide, large comme un paquebot abandonné, avait été modernisé dans les années trente, mais son implantation était bien plus ancienne. D'après ce qu'on pouvait voir, une galerie couverte aux parois vitrées faisait toute la longueur de la façade. Elle était exposée au sud, ce qui chauffait toute cette partie du bâtiment et permettait d'installer les malades au soleil. Il y avait une barrière automatique à l'entrée comme pour le poste de douane. Ceci s'expliquait par la peur qu'avait causée la maladie. Les malades étaient contagieux ; ils étaient mis en quarantaine. Des panneaux annonçaient l'ouverture prochaine d'un centre de vacances, mais la date prévue était largement dépassée. Rien n'avait été fait, et ce bâtiment vide, avec ses corridors, ses cuisines intactes (on voyait les rangées d'éviers par une baie qui perçait le mur du rez-de-chaussée), nous causait, chaque fois que nous en approchions, une lourde tristesse. Nous ne nous y arrêtons jamais. Le contraste était trop violent avec l'animation qui avait dû régner, les armées de médecins, de cuisinières, quand le sanatorium absorbait une partie des emplois de la région.

La patronne m'avait dit qu'on emportait les morts de nuit, dans leurs draps. On refaisait les chambres très vite pour ne pas démoraliser les autres pensionnaires. Je me

rappelle que cette histoire m'avait frappée, que je faisais des efforts pour chasser cette idée. Tout de suite après la clôture commençaient les bois.

À cette altitude, le soleil — même violent — ne parvenait pas à brûler les grandes fleurs de la montagne. Quand nous montions à l'ombre des parois, il faisait une fraîcheur de grotte, il fallait se couvrir, mais quand nous ressortions du côté du versant lumineux, le soleil irritait la peau, le ciel restait d'un bleu d'acier.

Je me souviens du silence. Souvent, quelle que fût la distance qui nous séparait de la route, il nous arrivait d'entendre aboyer le chien de l'ancien abattoir. Les parois déplaçaient le son, le prolongeaient de toutes sortes d'échos. On avait l'impression qu'il venait de l'eau froide du lac, qu'il montait d'entre les branches immobiles des sapins renversés. Il me semblait qu'un chien plaintif était prisonnier dans le lac. Je me penchais sur la surface liquide, vertigineuse. Bien qu'elle fût plate, on reconnaissait à un subtil éloignement, à des nuances dans la couleur, à l'étagement des nuages reflétés, l'approfondissement infini et vague du ciel dans lequel passait quelquefois un objet lointain, un avion qui sortait à l'aplomb du pic de l'Altefrau, silencieux comme une aile volante — un avion en route vers le nord, pour qui la montagne devait être d'en haut ce qu'elle nous paraissait sur ces cartes de géographie plastifiées que je me rappelais avoir eues dans mon enfance, où je suivais les vallées en enfonçant le doigt dans la rainure du relief, où le lit encaissé des fleuves et les ramifications des deltas étaient figurés par des filaments peints à l'encre turquoise.

Nous avons choisi l'hôtel en raison de sa tranquillité. La modeste publicité s'était affichée sur l'écran de mon ordinateur : *Hôtel Pension Beau Rivage*. Il y avait une photographie du lac en hiver. Les bois de sapins étaient couverts d'une couche blanche qui tranchait sur le disque d'eau noire (je m'étais demandé si l'eau du lac gelait). *Pension complète* (la formule que nous avons choisie), *possibilité de promenades, ski de fond — langlauf*. « Je suis sûr que c'est plein d'animaux sauvages, m'avait dit Franck, il y a certainement de la chasse. »

Le premier jour, quand le taxi nous avait montés depuis la gare, Franck avait d'ailleurs prétendu avoir vu un chamois dans la forêt. Il avait demandé au taxi de s'immobiliser. Le chauffeur avait obéi, mais je n'avais rien vu entre les arbres, dans la direction que Franck m'indiquait de son doigt tendu. Nous nous étions même disputés. Depuis quelque temps, j'avais tendance à le contredire.

« Tu prends tes désirs pour des réalités », avais-je dit. Et, poussant la provocation, j'avais dit que c'était une vache ; je m'entends dire encore : « une vulgaire vache ». Nous en avions croisé plusieurs dans la montée. Elles étaient brunes, avec des pattes plus fines que celles des plaines, un pelage plus soyeux et plus sombre.

Le chauffeur n'avait pas pris parti. Je voyais ses yeux dans le miroir de courtoisie qu'il avait rabattu à cause du soleil. Le soleil était aveuglant et il venait d'en face.

Le taxi continuait à monter, passait devant de rares villas, d'anciennes maisons de famille, fermées pour la plupart. Elles devaient servir de résidences secondaires pendant les vacances, ou peut-être les propriétaires étaient morts, les héritiers partis en ville une fois la saison terminée — de grands portails à vantaux de bois peints en vert, des parcs plantés de sapins, assombris et tristes, des châtaigniers, des noyers quelquefois, des pommiers auxquels pendaient quelques pommes, des pelouses vertes, comme des alpages en réduction. Nous traversions des bourgs où on ne voyait personne, un café somnolent, sa terrasse ombragée par de vieux parasols aux logos déteints (à l'intérieur, on imaginait des bancs de bois, les mouches bourdonnant dans les coins des fenêtres, des publicités pour le chocolat en poudre Nesquik, de vieux calendriers des postes).

— C'est à quelle altitude ? avait demandé Franck.

— Vous ne pouvez pas aller plus loin, avait dit l'homme qui nous fixait toujours dans le miroir. C'est le dernier hôtel au-dessus de la frontière. Vous allez y dormir comme des marmottes.

Je me rappelle aussi deux femmes qui s'étaient immobilisées sur notre passage, sur le seuil d'une boulangerie, de gros pains de campagne serrés comme des nourrissons contre leur torse, nous regardant d'un air méfiant, car la « saison » était finie.

Dans le dernier village, j'avais repéré une pharmacie de taille modeste, mais rassurante en raison de la nervosité qui m'inventait sans cesse des maladies, et puis aussi en raison de toutes ces petites blessures qu'on peut se faire à la

montagne : les ampoules dans les chaussures de marche, les entorses, les refroidissements liés aux sautes brusques de température.

— Y a-t-il un médecin ici ? avais-je demandé au chauffeur (l'idée m'était venue, de fil en aiguille ; elle m'inquiétait).

Je m'étais penchée en avant, agrippant des deux mains le repose-tête. Je me penchais au point de toucher la nuque du chauffeur. Comme toujours, quand je suis inquiète, ma voix était aigüe.

— Le docteur Véran, avait dit le chauffeur, au village, dans la rue principale. Il n'est pas difficile à trouver. C'est le seul.

— Tu n'auras pas besoin de médecin. Pourquoi aurais-tu besoin d'un médecin ? m'avait dit Franck. L'air est incomparable, ici. Tu vois, avait-il ajouté — et il m'avait montré une pente au bas de laquelle coulait à gros bouillons une eau blanche comme de la lessive —, nous avons eu raison.

Il ne s'est jamais souvenu l'avoir dit. Après, tout au contraire, il prétendit avoir eu, sans m'en parler, une impression bizarre. Le torrent faisait un énorme bruit, presque autant qu'une usine.

La route tournait, montait encore entre des chalets et des granges. J'avais baissé la vitre et je respirais l'air frais, l'odeur de foin, l'odeur de cheval. De simples passages à claire-voie empêchaient les troupeaux de traverser la route. Les vaches avaient dans les oreilles une plaquette en bois rectangulaire avec leur numéro. Les chemins étaient indiqués par des flèches rustiques qui donnaient les noms des lieux-dits.

En hiver, les mêmes flèches signalaient les pistes de ski. Toutes les sentes devenaient des pistes de ski. On pouvait parcourir les alpages. On pouvait même, à ski, traverser la frontière en dehors du point de passage. C'était la patronne qui m'avait donné cette information, un soir, en me tendant la clef à laquelle était accroché le palet de bois qui portait le numéro de notre chambre — la 10.

L'hiver, m'avait dit la patronne, la physionomie du lieu changeait entièrement. L'hôtel était coupé du monde. On avait de la neige jusqu'aux genoux. La neige des branches chauffée par le soleil glissait comme de la poussière sur le sol. Elle était fraîche et douce — une peluche. Les chutes pouvaient durer plusieurs jours; le plus souvent, elles commençaient, on ne savait pourquoi, au milieu de la nuit; elles prenaient par surprise. L'hiver, ici, il n'y avait jamais de ces petits flocons intermédiaires — de l'eau gelée — qui s'apparentent plutôt au grésil. La neige tombait tout de suite très dru, elle couvrait le ciel noir. Plus qu'à la pluie, sonore, décevante, et mélancolique, elle faisait penser à ces mystérieux phénomènes, ces dérégulations soudaines qui affectent le corps humain. On ne pouvait monter à Beau Rivage qu'avec des chaînes. On entendait toute la journée le glissement des skis sur les pistes tracées par les employés municipaux — un bruit pareil à celui des aiguilles de tricot quand la neige est très fraîche et qu'elle crisse. « Mais plus personne ne tricote aujourd'hui, je ne sais pas si vous pouvez me comprendre, m'avait dit la

patronne, avec, dans la voix, une nuance imperceptiblement nostalgique. Tout se perd. Maintenant, les gens veulent du tout fait, des choses faciles; ça va vite, et ça revient moins cher. Voulez-vous sortir avec moi? Je vais arroser mes géraniums. »

C'était un de nos premiers soirs à l'hôtel. Je traînais dans le salon. Elle était venue me rejoindre et m'avait montré les sommets. Elle m'avait récité leurs noms, toute la liste en partant de la droite.

J'étais sortie à côté d'elle sur la terrasse; le soleil me chauffait une joue. Elle se déplaçait en parlant, longeant le mur contre lequel étaient posées les jardinières. « Plus tard, m'avait-elle expliqué, j'aimerais faire construire une piscine. Je vois bien l'emplacement, au bout. Il y a de la place ici, ce n'est pas ce qui manque, et une piscine, même une petite, ça apporte un autre standing. On pourrait même faire quelque chose dans le genre suédois, qui plairait à la clientèle. De l'eau chaude et on peut courir dans la neige. J'ai lu des articles là-dessus. C'est excellent pour la santé, c'est très tonique. Je veux faire étudier le projet, mais c'est un gros investissement pour moi, bien sûr. »

Je n'avais pas répondu. J'étais toujours debout à côté d'elle. Je regardais l'eau noircir la terre des bacs. Je l'avais compris plus tard : la patronne faisait partie de ces gens pour qui le silence est une impolitesse. Elle m'avait dit :

« Vous vous ennuyez, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il fait, votre homme? Il travaille? C'est bien, un homme qui travaille; ça vaut mieux qu'un homme qui se tourne les pouces, hein? »

J'avais dit oui.

Elle continuait, le dos tourné :

« Le mien était pareil, quand il était de ce monde. Il n'arrêtait jamais. En décembre, ça fera plus de dix ans qu'il est mort. S'il était encore là, ça fait longtemps qu'on aurait la piscine. »

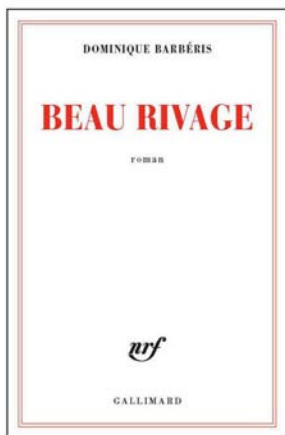
J'avais hoché la tête. Elle avait renversé l'arrosoir sur la dernière des jardinières, la plus à droite. Nous étions restées toutes les deux, remplies par une évidence un peu triste, accordées par cette évidence, le visage doucement chauffé par le soleil de la montagne — deux femmes qui viennent de s'accorder sur l'essentiel. Nous aussi, nous étions *de ce monde*, nous étions encore *de ce monde*. Nous étions comme les géraniums, fraîchement arrosés, dégouttant d'eau, tout neufs, étincelants dans le soleil de la montagne, qu'elle regardait d'un air pensif parce que chacune des gouttes formait une loupe où se réfléchissait le soleil jaune (le jaune soleil du soir ; sa lumière faiblissante), parce que cet effet de loupe permettait de distinguer les rainures veloutées des pétales, la fine peau, si douce, des pétales.

« Le mien n'était pas toujours "dans les écritures", avait concédé la patronne, mais c'est lui qui a monté cet hôtel, et ça représentait du travail. »

J'avais fait un signe de tête à nouveau. Il m'avait fallu un peu de temps pour comprendre qu'elle parlait toujours de son mari.

Parmi les images que j'ai gardées, et qui me font parfois souffrir parce qu'elles rayonnent autour d'un point resté sensible, je vois celle-ci : la patronne avec son arrosoir, la sapinière en face de nous, les arbres agglomérés par l'ombre,

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*



# Beau Rivage

## Dominique Barbéris

Cette édition électronique du livre *Beau Rivage*  
de *Dominique Barbéris*  
a été réalisée le 08/06/2010 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en juin 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782070130306)  
Code Sodis : N44833 - ISBN : 9782072414046  
Numéro d'édition : 176902